la « raison agressive »[1] du XVIIIe siècle et, nous l'avons vu, en sont sortis défigurés, désacralisés. Un instant de la vie du Christ, un seul, semblait être protégé contre toute interprétation, contre toute comparaison, à cause de son unicité effroyable et littéralement incomparable. Hegel passe outre. Il intègre l'événement du Calvaire, la mort de Dieu incarné, dans sa dialectique. Le Vendredi-Saint historique devient « vendredi-saint-spéculatif ».

C'est de ce moment que date, non pas le mot, mais, sauf erreur, l'idée de la mort de Dieu. Il a fallu un christianisme réduit à ce qui est raisonnable et, en même temps des hommes métaphysiciens et religieux, pour qu'elle ait pu naître.

Hegel l'a mis au jour dans son traité « Savoir et Foi » qui a paru, pour la première fois, en 1802. Un temps nouveau a commencé, et la religion du temps repose sur ce sentiment : « Dieu lui-même est mort ». Ce sentiment est « la douleur infinie » de « l'absence de Dieu ». Il est dur de l'éprouver et de se l'avouer, mais cette « cruauté » est nécessaire, car « la souffrance absolue ou le vendredi-saint-spéculatif »[2] est la condition de la résurrection. Maintenant tout l'être est englouti « dans la mort de Dieu, l'abime du néant », mais pour en ressusciter « à la suprême totalité ».

La génèse de l'idée hégelienne est simple : au point de départ, l'expression elle-même. Hegel l'a trouvée dans un cantique populaire protestant. Une pensée de Pascal : « la nature est telle qu'elle marque partout un Dieu perdu et dans l'homme et hors de l'homme »[3], lui fournit la matière de son interprétation[4].

Jamais, en parlant de la mort de Dieu, Hegel n'abandonne le ton grave, douloureux[5]. Une allusion au sentiment éprouvé lui suffit. Pas de psychologie, encore moins de littérature. Il reste bref, constate un fait et en tire les conclusions. C'est un moment à l'intérieur de l'évolution dialectique qu'il constate. Un moment seulement, mais « un moment de la plus haute idée ». Christianisme et vérité restent donc unis. Une forme du Christianisme est morte, mais le christianisme, étant « Esprit », restera.

De Hegel, l'idée de la mort de Dieu passe directement à Henri Heine (1797-1856). Heine, étudiant à Berlin d'octobre 1821 au mois de mai 1823, a suivi certains cours de Hegel[6], a pris

1. P. Hazard, *La Crise de la conscience européenne* 1680-1715. Paris. p. 121.
2. Hegel, *Wissen und Glaube*, 1802. Œuvres, éd. Glockner, t. I, p. 433.
3. Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, n° 271 ; éd. Strowski, n° 256.
4. Cf. K. Löwith, *Nietzsches Philosophie der Ewigen Wiederkehr*, p. 39.
5. Hegel, *Phänomaologie des Geistes*, éd. Glockner, t. II, p. 571 et 595, trad. Hyppolite, t. II, p. 270 et 286.
6. Heine, *Lettre à Moser*, 1-12-1823.